

La renarde Hongyu



À Guangping vivait un homme d'un certain âge, du nom de Feng. Il avait un fils, nommé Xiangru. Tous deux étaient aspirants-lettrés. Le père frisait déjà la soixantaine, et on ne lui connaissait nul écart. Cette famille ne pouvait guère faire d'abstinence vertu, tant la nécessité y pourvoyait. En quelques années, mère et bru moururent. Ainsi les deux hommes se virent-ils astreints à faire le ménage, décortiquer le riz et à la corvée d'eau.

Une nuit, alors qu'il était assis à admirer le clair de lune, Xiangru remarqua qu'une jeune fille l'épiait, par-dessus le mur du levant. Elle lui parut d'une grande beauté, et lui adressait maint sourire. Il s'approcha. Le sourire ne s'effaça pas. Il lui fit des signes d'invite, mais elle se montrait hésitante. Elle ne s'éloignait pas pour autant. Une invite plus franche la fit céder. Une échelle lui permit de sauter le mur. Puis elle sauta le pas. Après qu'ils eurent ainsi fait connaissance, il jugea opportun de lui demander qui elle était. « Je suis l'une de vos voisines, et

j'ai pour nom Hongyu. »

L'aspirant lettré se trouva si épris qu'il aspira à la revoir toutes les nuits, et lui fit des serments d'éternelles amours. La belle n'y vit rien à redire. Ainsi en alla-t-il six mois durant.

Il survint une nuit où le père Feng dut se lever pour gagner le fond de la cour, afin de se libérer de ses humeurs. En passant devant la chambre de son fils, quel ne fut pas son étonnement d'entendre des soupirs entrecoupés de rires féminins. Il fit irruption dans la chambre et put y constater de visu qu'il y entendait encore bien. Il fit sortir son fils et déversa sa bile : « Qu'est-ce que c'est que ces manières ? Quelle engeance ! Une bête ! Tu n'ès qu'une bête ! Comme si nous n'avions pas assez de problèmes comme ça ! Tu ferais bien de mettre autant d'ardeur à tes études ! Au lieu de cela, tu te livres à la débauche ! Si ça venait à se savoir, tu passerais pour un dépravé ! Et même si ça ne se sait pas, tu rapproches le terme de ta vie ; certes, nous sommes dans le besoin, mais j'entends que ce soit un besoin irréprochable ! »



11

聊齋志異

12

Le fils s'était jeté aux genoux de son père, et, au milieu des pleurs, reconnaissait ses torts et témoignait de son repentir. Le vieil aspirant lettré, sans reprendre souffle, morigéna d'importance la donzelle : « Et toi, qui es-tu pour enfreindre ainsi les règles de la pudeur féminine ? En te couvrant d'opprobre, tu déshonores celui que tu as entraîné dans pareille infamie. Si cela venait à se savoir, ce n'est pas notre humble maison, seule, qui deviendrait la risée du village. » Il se retira, drapé dans sa dignité outragée. La jeune fille aussi était en larmes : « Le blâme qu'a jeté sur moi votre honorable père m'a mise plus bas que terre. J'en suis mortifiée. Ici s'achèvent nos si doux moments. »

« Nous ne pouvons aller contre la volonté d'un père. Mais si votre amour est sincère, je vous offre de partager mon nom, nonobstant l'outrage. »

Elle s'y refusa tout net. Il en fut au désespoir. La jeune fille interrompit ses épanchements : « Nous nous sommes unis, tous deux, sans l'entregent d'une entremetteuse. Pas plus n'avons nous requis l'approbation de nos parents. Des amours clandestines ne nous permettront pas de vieillir ensemble. Je connais un bon parti, dans la contrée, auprès duquel vous pourrez faire une demande en mariage dans le plus absolu respect des règles et usages ! » Le jeune lettré lui opposa l'état de dénuement dans lequel il était. « N'ayez crainte, répliqua Hongyu, j'en fais mon affaire. Retrouvons nous la nuit prochaine. »

Elle revint en effet, porteuse d'un pécule de quarante taëls de précieux métal d'argent, qu'elle offrit au jeune homme avec ces mots : « À soixante lis d'ici, au village de Wu, vous trouverez la famille Wei. Leur fille a dix-huit ans et n'est toujours pas mariée. Le prix que les parents en attendaient est exorbitant, ce qui a découragé tout prétendant. Vous avez là de quoi susciter leur intérêt et vous ouvrir les portes de la félicité ! »

Sur ces mots, elle prit congé. Le jeune lettré se saisit de la première occasion pour s'ouvrir de son projet de ma-



riage à son père, en taisant soigneusement le pécule reçu de sa maîtresse. Le vieux s'y opposa, de prime abord, trop certain d'un humiliant échec dû à leur pauvreté. C'est bien à contrecœur qu'il finit néanmoins par céder devant l'insistance de son fils.

Le jeune lettré emprunta une monture et un valet pour se rendre chez les Wei, qui étaient des paysans. Il fit sortir le père pour prendre langue. C'était bien sûr manière de se faire voir. Et le vieux ne s'y trompa pas. Il ne pouvait avoir affaire qu'à une famille de vieille souche pour que le rejeton eût une telle prestance. En son for intérieur, il trouvait cette première impression assez favorable. Mais la prudence paysanne n'est pas une invention, et il fut avare de paroles, toutes plus mesurées les unes que les autres. Le paraître, c'est bel et bon, mais l'avoir seul peut emporter la décision !

Le jeune homme fut sensible à ces atermoiements, et, plus qu'entre les paroles, comprit entre les silences. Il vida sa bourse sur la table. L'effet fut immédiat. Le visage du futur beau-père rayonna, et lui, si posé, fila chercher



13

聊齋志異

14



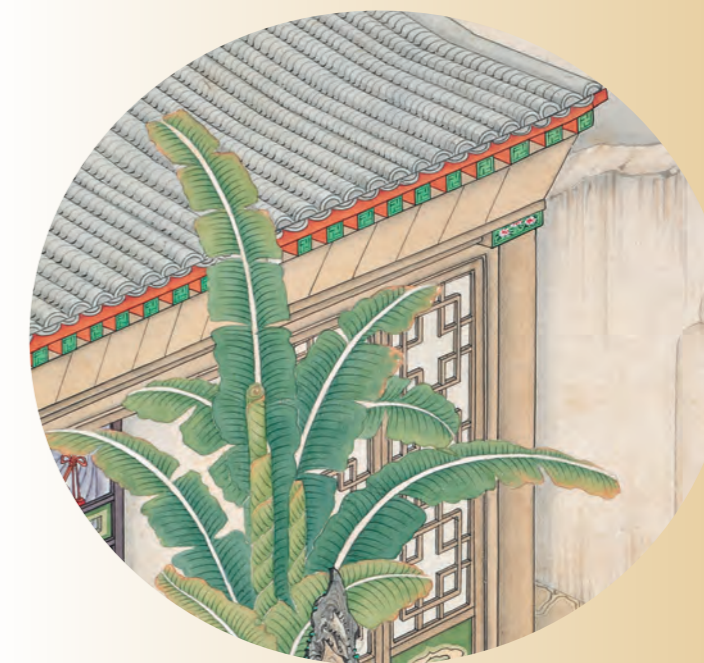
un voisin lettré pour servir de témoin.

Ensemble, ils dressèrent le contrat de mariage sur papier rouge, symbole d'union. L'affaire, ainsi, fut dite. Et même écrite.

Xiangru fut admis dans la maison et salua sa future belle-mère. Maison si modeste, et pièce de vie si exigüe, que la mère faisait écran devant la promise. Des regards à la dérobée convinquirent le jeune lettré de la fraîche beauté de la jeune fille, en dépit de sa mise rustique de grossier tissu. Il fut au comble du contentement.

Le père Wei dut faire appel à un voisin pour trouver une pièce où offrir un repas à son futur gendre et promit : « Votre honorable personne n'aura pas besoin de venir chercher la jeune mariée. Nous allons lui préparer un modeste trousseau. Dès qu'il sera prêt, nous accompagnerons les deux jusque chez vous. »

Avant le départ du jeune lettré, on convint d'une date. Xiangru rentra au village. C'est à genoux qu'il rendit compte à son père de son heureuse ambassade, dont la



conclusion tenait à ce que les Wei dédaignaient l'argent et faisaient grand cas d'une famille de lettrés, même pauvre. Le vieux Feng ne cacha pas son contentement.

Au terme convenu, les Wei vinrent en effet livrer leur fille. La nouvelle bru se montra diligente et économe, docile aussi.

Le couple vécut en harmonie. Deux ans plus tard, ils eurent un enfant qu'ils appelèrent Fu'er, ce qui en fit un double bonheur.

Le jour de la fête de la Pureté et de la Clarté, la famille au grand complet se rendit sur les tombes des ancêtres, l'épouse avec son enfant dans les bras. Ils croisèrent la route d'un hobereau du nom de Song. C'était un ancien magistrat, écarté de ses fonctions pour avoir trempé dans une affaire de pots-de-vin. Il s'était depuis, retiré sur ses terres, et s'y conduisait en redoutable prédateur.

Lui aussi avait sacrifié au rite de l'hommage aux défunts. Mais ce qui l'intéressait, c'étaient les vivants. Et parti-





15

聊齋志異

16



culièrement, les femmes. Et particulièrement celle entrevue parmi les tombes et dont la beauté avait fait une proie. De villageois interrogés, il apprit de qui elle était l'épouse. Il pensait qu'un pot-de-vin conséquent suffirait à circonvenir ces crève-la-faim de lettrés. Il dépêcha un de ses sbires auprès du mari pour lui mettre en main le marché. Dès les premiers mots, la colère fit bouillir le sang de Xiangru, mais il préféra feindre d'en rire, trop conscient de l'inanité d'une confrontation avec le puissant clan des Song. Il informa son père de cette inconvenante visite. Le sang du vieux Feng ne fit qu'un tour. Il partit à la poursuite de l'émissaire, qu'il accabla d'invectives. Au demeurant, l'homme n'attendit pas son reste.

Song n'était pas le genre d'individu dont on pût, à bon droit, entraver l'assouvissement de ses faims. Il fit donner ses hommes de main. Père et fils furent roués de coups au milieu d'un vacarme de tous les diables. La jeune femme laissa l'enfant au berceau pour tenter de leur venir en aide. Elle se précipita sur le seuil de la maison, échevelée, en appelant au secours. Les ruffians s'en saisirent et ramenèrent leur butin avec des clameurs de joie mauvaise. Père et fils gisant au sol, geignaient de douleur et d'impuissance, et l'on entendit les vagissements du bébé sur sa couche. Des voisins, pris de compassion, soutinrent les deux hommes jusqu'à leur lit.

Il fallut plusieurs jours à Xiangru pour se remettre sur pieds, en appui sur une canne. Mais son vieux père, incapable de rien ingérer, mourut après avoir vomi du sang. Xiangru versa des larmes amères, puis, son fils dans les bras, alla déposer plainte. L'affaire arriva jusqu'à la cour de justice du gouverneur militaire, qui après maintes mises en attente et reports, se déclara incompetent. Déjà fort atteint par ces revers, Xiangru fut au désespoir quand il apprit que sa femme avait préféré la mort aux complaisances de l'esclave. Le jeune lettré, révolté par tant d'injustice et accablé par le sort, était aussi habité par l'idée de vengeance qu'il était envahi par le sentiment de sa faiblesse.

Il se rêvait assassinant Song au premier détour de la route,



mais se voyait aussitôt aux prises avec son escorte de coupe-jarrets. Surtout, à qui confier l'enfant qui risquait ainsi d'être privé de père ? Cela le tourmentait et ses nuits en étaient inquiètes. Un jour, un robuste gaillard s'en vint lui présenter ses condoléances. L'inconnu arborait favoris épais et barbe en bataille. Xiangru l'invita à s'asseoir. Avant même de s'être présenté, le visiteur l'apostropha : « Quoi, votre père a été tué et votre femme enlevée, et on dirait bien que vous ne songez plus même à les venger ! »

Le jeune lettré le soupçonna d'être un mouchard et un provocateur à la solde des Song. Aussi sa réponse fut-elle circonspecte. Tout soudain, l'inconnu tonna de colère et ses yeux lancèrent des éclairs : « Et moi qui te croyais un homme, je ne découvre qu'un couard ! »

Xiangru s'émut d'un tel emportement. Il se jeta à ses genoux pour le retenir : « D'abord, je vous ai cru envoyé par les Song pour sonder mes intentions. Mais je sais pouvoir, maintenant, vous parler sans détour. Si je survivis à ma douleur, c'est de me nourrir d'une amertume remâchée et de m'altérer de vengeance. Mais je suis mort



d'inquiétude pour le devenir de mon tout petit, encore dans les langes. Il est la continuité de notre lignée. Vous, un homme généreux, pourriez-vous le prendre en votre garde ? »

Le redresseur de torts réagit vivement : « C'est trop me demander. Et vous vous méprenez. Ce rôle ne saurait m'échoir. C'est affaire de femme que de s'occuper d'un marmot. Ne cherchez pas à vous défaire de ce qui vous incombe. Et laissez-moi en part ce pour quoi vous n'êtes d'évidence pas taillé. »

Xiangru se prosterna, frappant du front le sol. Remerciement ou contrition ? L'autre ignora cette larve et sortit. L'aspirant lettré le rattrapa pour connaître son nom : « Si j'échoue dans cette affaire, tu ne sauras à qui adresser tes reproches, pas plus que tes remerciements si je réussis. Et cela me va tout à fait ! »

Xiangru pressentit un avenir heurté et crut prudent de s'évanouir dans la nature avec l'enfant. Cette nuit là, un inconnu franchit les murs d'enceinte du domaine des Song, s'introduisit dans la maison, puis, de subreptice manière et par éprouvée méthode, expédia le notable, ses deux fils, une bru et une servante dans l'autre monde.

Le lendemain, c'est peu dire que l'émoi fut vif, à la sous-préfecture, où l'on mit en branle la justice, au dépôt de plainte du clan Song, qui incrimina Xiangru. Le sous-préfet l'envoya chercher. Il n'y était plus. En pareil cas, disparition vaut presque aveu de culpabilité.

La domesticité des Song se joignit aux exempts de la sous-préfecture pour mener des battues des jours durant. Un soir, alors qu'ils s'étaient aventurés jusqu'au mont du sud, les pleurs d'un bébé les guidèrent jusqu'à Xiangru, qui fut ramené poings liés.

Chemin faisant, on fut exaspéré par les braillements incessants du bambin, et on l'abandonna sur le bord de la route, au grand désespoir de son père, qui, si n'avaient



été ses entraves, aurait voulu mourir.

Il comparut devant le sous-préfet : « Pourquoi avoir commis tous ces crimes ? »

– Je n'y suis pour rien ! Les Song ont été assassinés pendant la nuit, alors que j'étais déjà parti de chez moi avec mon bébé dans la journée précédente. Peut-on m'imaginer m'introduisant chez quelqu'un en catimini avec sur les bras, un moutard qui pleure presque sans arrêt ? C'est à tort qu'on m'impute cette tuerie !

– Alors si vous n'avez pas tué, pourquoi vous être enfui ? »

Xiangru se trouva à court d'argument. Sa culpabilité était établie. Il fut livré au geôlier.

« Vous me déclarez coupable et ma vie en est le prix. Mais quelle faute mon enfant a-t-il commise ? Il est innocent et vous le condamnez tout autant !

– Tu as tué des fils, tu es mal venu de te plaindre de la mort du tien ! »



19

聊齋志異

20



L'aspirant lettré fut démis de son titre. Il fut ensuite soumis à la question selon les règles, ce qui ne suffit pas à obtenir des aveux.

Une nuit, le sous préfet fut arraché au sommeil par un coup lourd contre son lit. Il hurla de frayeur. Toute la maisonnée accourut à la lueur fuligineuse des lampes à huile. La lumière faite, on découvrit un poignard enfoncé d'un pouce au moins dans le rebord du lit. C'est qu'on dut s'employer pour l'en extraire ! Il s'en était fallu de peu. Le sous préfet sentit le cœur lui manquer. On sortit vouges et pertuisanes et l'on fouilla toute la résidence. Sans rien trouver, ni personne.

Le sous-préfet se sentit las et menacé. Au moins savait-il n'avoir plus à craindre les intimidations de la famille Song dont les ultimes soubresauts étaient ceux d'un oiseau sans tête. Mais il était de son intérêt bien compris, se convainquit-il, que l'accusé fût blanchi. Il écrivit une requête en ce sens aux autorités supérieures, en plaidant le manque de preuves certaines. Xiangru fut relaxé et libéré.

De retour chez lui, il se sentit bien seul entre ses quatre murs nus et ses jarres qui sonnaient creux. Ses voisins, par bonheur, lui témoignèrent leur compassion en lui apportant de quoi subsister. Il puisa dans ce geste, un peu de réconfort. Ses sentiments balançaient entre la satisfaction d'avoir été vengé et l'affliction sans borne au souvenir de tous ses proches disparus. Il gémissait sur son sort misérable et sur celui de son enfant bien-aimé, et s'isolait pour pleurer tout son soûl.

Six mois passèrent ainsi. Le souvenir du procès s'estompa peu à peu. Un jour, il demanda à la sous-préfecture que lui fussent restitués les restes de sa femme. Ce qui lui fut accordé. Il les enterra et rentra chez lui la mort dans l'âme. Cette nuit-là, la conscience de son infinie solitude lui fit souhaiter que la mort vînt à lui.

Et, de façon inattendue, on frappa à le huis. Il tendit l'oreille, et crut entendre une voix parlant à un enfant. Il se leva précipitamment et risqua un regard par l'interstice des vantaux de la porte. Une femme semblait bien s'adresser à lui : « Dans quel état te trouves-tu, maintenant que ne pèse plus sur toi nulle accusation ? »





La voix lui paraissait familière, mais lui semblait aussi venir de très loin, comme un souvenir qui remonterait à sa mémoire. Il s'éclaira d'une torche et reconnut Hongyu. Un enfant souriant jouait à ses côtés. L'émotion fut à son comble. On se répandit en pleurs, qui gagnèrent l'enfant. Il s'accrochait aux robes de la jeune femme, mais elle le repoussa délicatement : « Ne reconnais-tu pas ton père ? »

L'enfant regardait Xiangru, les yeux brillants. Lequel réalisa enfin qu'il s'agissait bien de Fu'er. Il n'en crut pas ses yeux et ne put retenir des larmes de joie : « Mais, où l'as-tu trouvé, ce petit ? »

– Avant tout, il faut que tu saches que je ne suis pas celle que je t'ai dit être. Je n'étais pas ta voisine, mais une renarde. Par un heureux hasard, une de mes promenades nocturnes m'a amenée dans un petit val, un berceau de verdure. J'ai entendu cet enfant pleurer. Je l'ai pris contre moi, et suis allée l'élever dans la principauté de Qin. Quand j'ai appris que s'achevait pour toi le cycle des orages, j'ai décidé de venir te rejoindre avec l'enfant. »

Xiangru la remercia en essuyant ses larmes. Fu'er se pe-



lotonnait contre la jeune femme avec la confiance que montre l'enfant pour sa mère, et s'écartait de son père comme d'un étranger.

Hongyu se leva avant l'aube et répondit à Xiangru, qui lui demandait ce qu'elle faisait : « Il me faut m'en aller. » Le jeune homme se jeta, nu, à ses genoux, en l'implorant.

« Ne crains rien, lui dit-elle. Je n'étais pas sérieuse, en disant cela. Mais il faut se lever aux aurores et se coucher à la nuit tombée quand on veut ensemble relever un foyer ! » Et elle joignit le geste à la parole, arracha les herbes folles et balaya la cour, s'activa à l'instar d'un homme.

Le jeune instruit s'alarmait de leur impécuniosité, et se demandait s'ils pourraient vivre décemment. Hongyu le rassura : « Consacre-toi à tes études et ne t'inquiète pas de savoir s'il rentre ou sort plus ou moins d'argent. En tout cas, nous ne mourrons pas de faim ! » Et elle trouva la somme nécessaire à l'achat d'un métier à tisser. Elle loua quelques dizaines de mu de terre qu'elle fit cultiver par des métayers. Ils bêchaient, sarclaient, passaient la

herse et récoltaient le chaume pour réparer le toit. Et elle, comme eux, du lever au coucher du soleil.

À la voir si courageuse, les voisins lui prêtaient volontiers main-forte et la tenaient pour sage. En six mois, la maison avait pris un petit air de prospérité et présentait les signes d'une réussite.

Xiangru était admiratif : « Ce qui n'était que ruine et désolation, tu l'as fait revivre. Je voudrais n'être pas en reste, mais quelque chose me préoccupe, à cet égard. »

Elle lui demanda de s'expliquer.

« Le concours ouvrant droit aux nominations approche, et mon titre d'aspirant lettré ne m'a toujours pas été rendu. »

– Il est heureux que je n'aie pas attendu que tu m'en parles pour faire le nécessaire, dit-elle dans un sourire. Voilà belle lurette que les quatre taëls d'argent que j'ai envoyés au préposé aux examens t'ont permis de recouvrer ton titre. Tu figures à nouveau dans le registre officiel. »

Le jeune homme vénéra cette renarde comme on le ferait d'une divinité.

Il fut admis à se présenter au concours, et obtint le grade de licencié. Il avait alors trente-six ans, et disposait déjà d'une spacieuse demeure et de champs fertiles. La jeune femme était toute de grâce et de légèreté. On eût dit qu'un souffle de vent pourrait l'emporter. Pourtant, au labeur, elle ne le cédait en rien aux paysannes. Même au cœur de l'hiver, et rougies par le froid, ses mains restaient douces et lisses comme le jade. Elle se donnait



une bonne trentaine d'années, mais n'en paraissait pas plus de vingt.

Le chroniqueur des Contes dit :

À un fils vertueux et à un père honorable, justice fut finalement rendue grâce à l'aide de cœurs généreux. Sont généreux le redresseur de torts et la renarde.

Que dire de l'attitude du magistrat ? On ne peut que s'en indigner. Si seulement le poignard plutôt que d'atteindre le bois du lit, s'était fiché quelques pouces plus hauts. En lisant cette histoire, Su Zimei aurait vidé un grand verre d'alcool et aurait soupiré : « Quel dommage qu'il ait raté sa cible ! »

23

聊齋志異

24

Yingning la rieuse



Cette histoire a traversé les âges, et remonte au temps du royaume de Lu.

À Luodian dans le district de Ju vivait Wang Zifu.

C'était un esprit éveillé qui, dès ses quatorze ans, s'était distingué lors des épreuves ouvrant au premier échelon du cursus des clercs, ce qui lui avait valu l'attribution d'une bourse. Il était en effet orphelin de père depuis sa prime jeunesse.

Et pour sa mère, il était le centre du monde. Un monde dont les confins n'excédaient pas les murs de leur demeure. Au-delà commençait l'inconnu.

On avait pour lui échangé les engagements de fiançailles avec la famille Xiao, mais la jeune fille était morte avant la cérémonie de mariage. Aussi était-on derechef en quête d'un parti.

Il reçut une visite, à l'occasion de la fête des Lanternes.

C'était un sien cousin du côté d'un oncle maternel, la famille Wu, et lettré de son état.

Lequel lui proposa une promenade de conserve pour admirer ces lanternes qui célébraient le retour de la lumière, et les familles qui les avaient confectionnées.

Mais le cousin Wu fit rapidement défaut, rappelé chez lui par un serviteur venu tout exprès.

Wang, le jeune clerc à l'esprit curieux poursuivit seul la flânerie, mais non point dans la solitude, puisque les lanternes avaient aussi attiré nombre de demoiselles.

Il en était une, en particulier, à qui une jeune fille de compagnie tenait la main et qui roulait entre ses doigts un rameau de prunus en fleurs. En elle s'étaient assemblées toutes les grâces et son sourire était un éblouissement.

Au mépris de toute convenance, le jeune clerc dardait sur elle ses regards. Elles le dépassèrent, et la jeune fille



Zhang Cheng le fraternel



Il y avait un homme du nom de Zhang dans la province du Henan, dont les ancêtres étaient originaires du Shandong. À la fin de la dynastie des Ming, quand les troubles s'abattaient sur tout le Shandong, les soldats mandchous capturèrent son épouse et l'enlevèrent. Après cela, comme Zhang se rendait souvent dans le Henan, il décida de s'y établir. Il se maria avec une femme de là-bas qui lui donna un fils appelé Zhang Ne. Sa femme mourut assez tôt et il se remaria encore. Elle donna aussi naissance à un fils qu'ils appelèrent Zhang Cheng. La belle-mère de Zhang Ne, Niu, était d'une nature dure et cruelle. Voyant l'enfant comme une épine dans le pied, elle le traitait comme un domestique et ne lui donnait à manger qu'une maigre nourriture grossière. Il devait couper tous les jours un stère de bois de chauffage et s'il ne remplissait pas ce quota, il subissait le fouet ou d'autres abus cruels qu'il ne pouvait supporter. Niu mettait de côté des mets fins qu'elle ne donnait à manger qu'à Zhang Cheng et elle s'arrangea pour qu'il

étudie avec un professeur particulier. En grandissant, le jeune Zhang Cheng fit preuve d'une grande piété filiale et d'un énorme amour fraternel. Il ne supportait pas de voir souffrir son frère aîné, et il essayait calmement de faire évoluer le comportement de sa mère, mais elle ne l'écoutait pas. Un jour, alors que Zhang Ne coupait du bois de chauffage dans les montagnes, un orage éclata avant qu'il n'ait atteint son quota et il dut s'abriter de la pluie sous un rocher. Quand la pluie cessa, il faisait nuit. Il était affamé et son estomac grondait. Il hissa sur son dos le bois récolté et le porta à la maison. Lorsque Niu, après vérification, trouva que le quota n'avait pas été atteint, elle se mit en rage et refusa de lui donner à manger. Zhang Ne, affamé, alla s'étendre sur son lit dans sa chambre.

– Tu es malade ? lui demanda Zhang Cheng quand, à son retour de l'école, il le vit dans cet état.

– J'ai seulement faim, répondit Zhang Ne.

– Pourquoi ?



287

聊齋志異

288

聊齋志異

Alors, son frère lui raconta ce qui s'était passé. Zhang Cheng parut consterné. Il ne quitta la pièce que pour revenir peu après avec des gâteaux de sésame cachés dans sa veste.

– J'ai volé de la farine et j'ai demandé à la tante qui habite à côté de faire des gâteaux, expliqua-t-il en réponse à la question de son frère. Mange sans parler.

– Ne recommence pas, dit Zhang Ne à son frère après avoir mangé. Si on le découvre, tu seras grondé. Et avec un repas par jour, je ne meurs pas de faim. J'ai simplement faim.

– Tu n'as jamais été très fort, comment est-il possible pour toi de couper autant de bois ?

Le jour suivant, son repas fini, Zhang Cheng partit de lui-même dans les montagnes où son frère coupait du bois.

– Que fais-tu là ? lui demanda son frère en le voyant venir.

– Je viens aider mon frère à couper du bois, répondit-il.

– Qui t'a demandé de venir ?

– Je viens de mon propre chef.

– Tu ne sais pas couper du bois, dit Zhang Ne. Même si tu l'as fait, tu n'aurais pas dû venir.

Et il insista pour que son frère rentre. Zhang Cheng fit la sourde oreille.

Il aida son frère en cassant de petites branches avec les mains et les pieds.

– Demain, j'apporterai une hache, dit-il.

Zhang Ne le rejoignit pour l'arrêter. La vue de ses mains griffées et de ses orteils maintenant visibles l'attrista beaucoup.

– Si tu ne rentres pas immédiatement, je me tue avec cette hache, menaçait-il.

Alors seulement Zhang Cheng accepta de rentrer. Son frère aîné l'accompagna à mi-chemin, puis fit demi-tour. Après avoir rapporté sa charge de bois chez lui, Zhang Ne se rendit à l'école de son frère.

– Mon frère est encore trop jeune, dit-il au maître. Ne le laissez pas partir. Il y a beaucoup de tigres et de loups dans les montagnes.

– Je ne savais pas où est parti Zhang Cheng avant le déjeuner, dit le maître. Je lui ai déjà donné une correction pour le gronder.

– Tu as vu ? dit Zhang Ne à son frère, de retour chez lui. Tu n'as pas voulu m'écouter, et le maître t'a puni.

– Rien de la sorte, dit Zhang Cheng en souriant.

Le lendemain, Zhang Cheng retourna dans les montagnes, une hache cachée dans sa veste.

– Je t'ai dit plusieurs fois de ne pas venir ici, dit Zhang Ne, surpris. Pourquoi es-tu de nouveau là ?

Sans répondre, son frère avança droit devant lui en coupant du bois, sans prendre un instant de repos, même quand la sueur lui coulait sur le visage. Après avoir coupé de quoi faire un fagot, il partit sans dire adieu.

À son retour, le maître s'apprêta à lui donner une autre correction, mais quand Zhang Cheng lui raconta la vérité, il le loua pour sa vertu et ne lui interdit plus de sortir. Zhang Cheng ne prêta plus attention aux mots de son frère, qui le pressait sans cesse.